

[Introduction]

Né le 10 mai 1924, décédé le 31 juillet 2008, Georges Lapassade, reconnu comme ethnologue, psychosociologue, sociologue, penseur de l'éducation, théoricien de l'analyse institutionnelle, est d'abord philosophe. Le fait de défendre ce point de vue ne relève pas d'une stratégie visant à lui attribuer une quelconque reconnaissance académique, mais de montrer ce que peut la philosophie. La méthode de G. Lapassade est philosophique du point de vue d'une philosophie critique expérimentale : il questionne toujours ce qui nous environne, ce qu'il y avait de plus près, de plus proche, ce qui n'est plus pensé ou qui semble aller de soi. Tous les discours, tous nos actes du quotidien, tous nos consensus, tout ce qui nous apparaît le plus banal est passé à la loupe, comme si, à chaque fois, il portait son regard sur les choses, pour la première fois. Un sentiment étrange envahit ceux qui prennent le temps de la *regarder faire*. Avec lui, l'analyse est permanente : sa posture est existentielle plutôt qu'intellectuelle.

G. Lapassade a une véritable culture du soupçon, non pas à entendre d'un point de vue paranoïaque – quoique parfois... – mais au sens d'une philosophie critique, à la manière de Roland Barthes : passer à l'examen. G. Lapassade met au travail l'ordre institué des discours, tel qu'il se matérialise dans les bureaucraties de toutes sortes. Et plus encore, cette critique, qui relève de l'analyse institutionnelle, ne peut être que performative, au sens où « le voyeurisme sociologique » ne saurait suffire à révéler le caché, l'implicite, la vérité des institutions.

G. Lapassade nous montre que, pour atteindre son but, l'analyse institutionnelle doit devenir permanente, « interminable », et *contaminer* de proche en proche tout le milieu. Elle doit d'abord briser le refoulement social. Le refoulé central du système social, c'est la « révolution ». C'est-à-dire le changement du système social dans son ensemble, à tous les niveaux de la structure : niveau économique des rapports de production, le niveau politique de la régulation sociale (niveau de l'État) et enfin le niveau de la culture, les systèmes de normes, de valeur, l'éducation, l'idéologie. Le processus révolutionnaire est celui par lequel l'ensemble du système et de ses instances est transformé par l'intervention active de tous. Cette possibilité existe en permanence dans le système social. Mais elle est refoulée en permanence par des forces qui se traduisent à tous les niveaux du contrôle social, de l'organisation de la production, du système politique, de la censure idéologique et culturelle. Pour G. Lapassade, le but de l'analyse institutionnelle est précisément de repérer et de lever, par l'intervention active, ces mécanismes de la censure et du refoulement social. L'analyse institutionnelle s'efforce de déchiffrer, à travers ce qui est *caché* dans l'institution, la structure d'une formation sociale donnée : seul ce qui est caché demande une analyse. Pour illustrer cette idée, on peut reprendre un exemple de Marx dans *Le Capital* : dans le mode de production féodal, l'exploitation par la *corvée* est si claire qu'elle n'exige pas l'analyse. Par contre, l'exploitation fondée sur la production de la plus-value dans le monde de la production capitaliste est dissimulée. Elle exige donc *une analyse*.

Par son aspect dissimulé, institué, l'institution est le produit d'un croisement des instances. Le fonctionnement du système politique, l'institutionnalisé, est au niveau des règlements, des procédures appliquées par les Assemblées délibérantes pour la prise des décisions, etc. Dans le jeu des forces réelles qui s'affrontent à l'intérieur du système, ce qui est caché, c'est la fonction vraie de l'institution politique parlementaire de nos

sociétés : créer l'illusion que les citoyens sont « libres », puisqu'ils votent, en dissimulant le fait que ces citoyens sont d'abord des producteurs asservis, à qui l'on ne propose pas de gérer la production. Chez G. Lapassade, le secret de l'institution politique est dans cette fonction de dissimulation et de leurre (*L'Arpenteur*, p. 29-30).

Chez lui, la remise en cause de l'institué concerne la distribution des places et des compétences qui se trouve subvertie : que se passe-t-il, par exemple, quand l'analyste devient l'analysé, et l'analysé l'analyste ? Que se passe-t-il quand on ne répond pas à la commande, aux attentes, mais qu'on détourne les dispositifs ? Une philosophie critique est toujours de fait politique, car il s'agit toujours, pour elle, d'ébranler les discours, les espaces, les situations ou dispositifs qui fonctionnent comme procédures de vérité, tout ce qui se présente comme réalité homogène. Comme le pointe très justement le philosophe Jacques Rancière, l'entreprise qui s'oppose à une seule réalité à laquelle nous sommes tenus de consentir a un nom simple : la politique (*Les Temps consensuels*, Paris, La Fabrique, 2005, p. 10). Avec G. Lapassade, la déconstruction, permanente et en acte, est un principe nécessaire d'un monde qui s'ouvre à l'analyse et donc aux possibles, à la réinvention de la réalité ou du quotidien *in situ*. Cette analyse permanente engage le corps. C'est une philosophie en acte, très impliquée, trop peut-être, car G. Lapassade se fait parfois lui-même l'analyste des situations. Quand on lui reproche de « foutre la merde », il répond avec une certaine délectation : « Je ne fous pas la merde, je la remue ! » Voilà sa définition de l'entreprise analytique. G. Lapassade cultive aussi une forte confiance dans le présent, *l'ici et maintenant*, qui nous permet de nous défaire de cette malheureuse et inévitable inclinaison au respect de l'ordre établi. Son approche est tout aussi radicalement critique qu'expérimentale : promotion de l'analyse et de l'effervescence sont intimement liées.

Les « mille familles » de G. Lapassade reconnaissent son apport sous des formes diverses. Dans les 18 mois qui ont suivi sa mort, nous avons pu recenser une centaine de contributions écrites dans des revues scientifiques en allemand, espagnol, français, italien, portugais ; des émissions de radio. Nous avons participé à une dizaine de colloques en France ou en Italie (mais il y en a eu bien d'autres : notamment ceux organisés par la Société européenne d'ethnographie de l'éducation) : Paris 8 (13 novembre 2008 ; 5 jours en juin 2009), Collège coopératif de Paris (13 décembre 2008), en 2009 encore : Rimini, Lecce, Brindisi, Bologne. Il y a eu Milan. Puis, en 2010, d'autres rencontres.

Pour penser avec G. Lapassade, cette forme des rencontres scientifiques avait déjà été présente à Paris 8 en 2002 (5 jours en juin), 2004 (10 mai, où 300 personnes célébrèrent les 80 ans du maître), 2005 (5 journées pour célébrer les 50 ans de *Groupe, organisation, institution*), etc.

Il faudra un jour faire un ouvrage exhaustif sur son apport ! Notre projet, ici, est de présenter simplement son apport à la pensée contemporaine.

Cet ouvrage n'aurait pas été possible sans Lucette Colin (qui nous a aidés à formuler notre analyse de *L'Entrée dans la vie*, dont elle est la meilleure spécialiste), René Schérer qui a beaucoup pensé à partir de son amitié avec G. Lapassade, et nous a ainsi aidés à comprendre certaines dimensions philosophiques délicates de son œuvre, Sandrine Deulceux qui nous a aidés pour le tableau chronologique, Valentin Schaepelynck qui nous apporte la définition du bricolage méthodologique, et aussi Gabriele Weigand qui nous a autorisés à reproduire de longs extraits des entretiens (inédits) avec G. Lapassade, faits à Sainte-Gemme à l'automne 1999, décryptés par Danielle Lemeunier. Cette parole restituée donne à notre ouvrage le mouvement et la vie de la pensée de G. Lapassade. Nous remercions, enfin, Luca Patrinieri, qui a eu la gentillesse de relire l'ensemble du manuscrit.

Pour tous ces apports originaux, nous remercions ces amis de Georges Lapassade, très chaleureusement. Ce livre leur est dédié.

Chapitre I

[Biographie essentielle de Georges Lapassade]

Né le 10 mai 1924 à Arbus, à côté de Pau, Georges Lapassade a vécu toute sa vie comme un étudiant nécessiteux, au contact des jeunes les plus désargentés : à Vincennes, avant la création de la carte orange, il mendiait des tickets de métro. Il fut un pilier du restaurant universitaire, affirmant avec beaucoup d'autorité qu'il était le meilleur restaurant de Paris... Lors des colloques, ou des plus grandes occasions, il refusait d'aller au restaurant. Un jour de grande générosité, il a pu lui arriver d'arriver chez des amis avec trois poireaux à la main, en demandant une soupe ou une poule au pot. Pourtant, en 2002, à l'issue d'une soutenance de thèse sur Michel Lobrot, soutenue par l'épouse d'un ministre, ses amis ont pu le voir aller une fois au restaurant. C'est la thésarde qui offrait le repas ! Et G. Lapassade n'avait pas boudé les huîtres, bien au contraire ! C'était au Procopé, le lieu où Voltaire, Rousseau, Diderot se donnaient rendez-vous. Dans ce registre de l'économie, on raconte qu'il achetait ses vêtements au kilo chez Emmaüs, une « très grande marque », disait-il encore ! La dernière fois, il avait obtenu 5 kg pour un euro.

Cette prédisposition à la vie la plus simple lui permettait de rencontrer les plus pauvres, et de vivre avec eux. Ainsi, il se sentait chez lui avec les jeunes des banlieues, avec les déviants de France et de Navarre, mais

aussi du Maghreb ou de l'Amérique latine, de l'Italie du Sud. Lors de sa première hospitalisation à la clinique d'Estrée de Stains, au mois de mai 2008, G. Lapassade passait pour un clochard sans ressource, délirant. En effet, il avait confié à une aide-soignante qu'il était invité en convalescence par le roi du Maroc ! Il a fallu expliquer au personnel soignant qu'il était un grand professeur, connu dans le monde entier, et qu'il avait toute sa tête, d'ailleurs que la lettre d'invitation du cabinet du roi se trouvait sur la table de nuit ! Sa vie durant, ce quiproquo fut assez fréquent.

Ce mode de vie à la marge n'a pas été bon pour sa santé. S'il a pu voyager longtemps, dans de nombreux pays, un coup d'arrêt a été donné en 1996, quand il entre en dialyse : à partir de ce moment, ses voyages deviennent beaucoup plus difficiles à organiser. Il s'est adapté, cependant, à ce nouveau rythme de vie qui lui est imposé. Et il s'était déjà adapté à la retraite, en 1992, passage difficile pour les universitaires. René Lourau et Gérard Althabe, ses amis de Gelos, n'y avaient pas survécu. Beaucoup d'universitaires souffrent de perdre du jour au lendemain tout leur pouvoir de mandarin... Lorsqu'un collègue particulièrement méchant lui dit au lendemain de sa retraite, alors qu'il cherchait à prendre la parole dans une assemblée d'enseignants : « Monsieur Lapassade, vous êtes retraité : à partir d'aujourd'hui, vous vous taisez ! », G. Lapassade serre les dents. Il accepte de ne plus aller dans les réunions institutionnelles. Jusqu'à ce jour, il est vrai, dans cet espace, il avait beaucoup parlé.

L'ex-doyen Lapassade décide alors de ne plus aller dans les réunions officielles, et de se contenter des couloirs de l'université, où il entretient des relations personnelles avec beaucoup de monde. Un groupe d'enseignants et des membres du personnel administratif se bat pour qu'il puisse conserver un débarras sans fenêtre, qu'il nomme « mon bureau ». Il participe alors à la vie de l'université, en aidant les étudiants en difficulté à rédiger leurs mémoires de maîtrise ou de thèse.

Pendant 16 ans, il a accueilli chez lui des étudiants pauvres, le plus souvent des étrangers sans-papiers. Il se constitue ainsi une famille de plus, car il en a partout où il passe. Gianni de Martino, l'un de ses traducteurs italien, le nommera « l'homme aux mille familles » ! Il travaille sans relâche à l'insertion de ces étudiants, à leur affiliation universitaire. Et, parallèlement, il continue à enseigner. Il remplace au pied levé les collègues invités à des conférences à l'étranger. Douze ans après sa retraite, il continuait à assurer gratuitement un séminaire de master, à coordonner des numéros de revues, à écrire des livres, n'oubliant jamais d'y associer les étudiants.

Déjà, en 1971, G. Lapassade associe à ce mode de travail artisanal Remi Hess, alors qu'il est en maîtrise à Nanterre sous la direction d'Henri Lefebvre. Le jour de leur rencontre, chez René Lourau, rue Pascal à Paris, G. Lapassade commande à R. Hess deux chapitres pour *L'Analyseur et l'analyste*. Il faut les lui rendre 3 jours plus tard...

G. Lapassade avait déjà fait ce type de demande à René Lourau, quand celui-ci s'arrêta chez les Lapassade, à Arbus, à la Noël 1963, sur le chemin de Navarrenx, où il devait rencontrer Henri Lefebvre¹, son directeur de thèse. Lors de cette première rencontre, 3 heures durant, ils avaient écrit ensemble un article sur la dynamique de groupe² : associer les jeunes à ses chantiers est la méthode pédagogique de G. Lapassade. Il travaillait intellectuellement comme le potier qui associe ses apprentis à son travail, ou mieux le ciseleur marocain. Dans *L'Intervention institutionnelle* (1980), il utilise cette image pour expliquer son travail.

G. Lapassade avait fait l'école normale de Pau. Il était devenu instituteur. Parallèlement, il a entrepris des études de philosophie et de psychologie. Il parvient à être détaché pour faire des études à Paris, en passant d'abord le

1. Sandrine Deulceux, Remi Hess, *Henri Lefebvre, vie, œuvres, concepts*, Ellipses, 2009.

2. G. Lapassade, *Journal 2000* (inédit), entrée du 14 janvier (juste après la mort de R. Lourau).

concours d'inspecteur primaire, et en assumant des tâches d'animation en cité universitaire, puis en obtenant un poste de chercheur au CNRS...

L'œuvre de recherche de Georges Lapassade commence vers 1947-1949. Nous avons une photo de lui, à 25 ans, se promenant sur le «Boul'Mich», à Paris, avec Pierrette Lombès, une étudiante de l'époque. Dans les années 1950, il fréquente le quartier latin. Il a appris la musique qu'il pratiqua d'abord dans les auberges de jeunesse. Il joue de plusieurs instruments (piano, guitare, accordéon). Il fréquente les caves de Saint-Germain-des-Prés et le mouvement existentialiste. Il rencontre Merleau-Ponty qui lui commande une enquête sur la jeunesse, pour la revue *Les Temps modernes*. G. Lapassade fait l'enquête, mais ce texte lui semble trop difficile à rendre. Plusieurs fois, déjà, il a détruit ses écrits, dont une *Anthropologie de Kant* qui lui avait été commandée par Ferdinand Alquié, à Montpellier, où il avait commencé sa philosophie.

G. Lapassade vit douloureusement son homosexualité. Il a eu des relations difficiles avec son père. Ce qui explique son départ du pays. Malgré sa réussite à l'agrégation de philosophie, il vit le déracinement : il garde un complexe de Béarnais à Paris, expérience vécue aussi par Gérard Althabe, René Lourau ou Pierre Bourdieu.

À la fin des années 1940, il rencontre Jacques Lacan avec qui il se lie. Celui-ci accepte de l'écouter. Il lui conseille d'entreprendre une psychanalyse, pour travailler la question de son identité sexuelle, qui le fait tant souffrir, et par voie de conséquence son rapport à l'écriture. Daniel Lagache lui fait rencontrer Elsa Breuer, qui a été analysée par Freud et a fait sa didactique avec Marie Bonaparte. Celle-ci est âgée. Non seulement, elle conduit la première analyse de G. Lapassade, mais elle vient en vacances à Arbus, et elle lui propose même de lui vendre sa maison en viager... Après des années, G. Lapassade retourne voir Lacan qui lui conseille alors de refaire un bout d'analyse avec Jean Laplanche. Cette analyse se termine en 1963.